

Les Sommets de l'animation L'heure des contes

Marcel Jean

Numéro 155, décembre 2011, janvier 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (2011). Compte rendu de [Les Sommets de l'animation : l'heure des contes]. *24 images*, (155), 62–62.

L'heure des contes

par Marcel Jean



Monster of Nix de Rosto

Dans la remarquable programmation des Sommets de l'animation de Montréal, deux films étonnants ont particulièrement retenu notre attention : *The Monster of Nix*, réalisé par le Néerlandais Rosto, invité d'honneur de la manifestation, et *Sky Song*, de l'Estonien Mati Kütt, qui ouvrait le festival. Deux films fous, remplis de surprises et reposant sur de larges réseaux de références. Deux œuvres aux fondements oniriques qui transportent le spectateur aux confins de paysages mentaux touffus chez Rosto, épurés chez Kütt. Deux réalisations inclassables qui expriment leur singularité jusque dans leur durée (ce sont des moyens métrages, format mal aimé entre tous).

THE MONSTER OF NIX DE ROSTO

Le Néerlandais Rosto est l'une des personnalités fortes du cinéma d'animation contemporain : artiste multidisciplinaire, il a créé un look de diabolin punk qui attire les regards partout où il passe et qui surgit, sous une forme graphique élaborée, dans chacun de ses films. Ceux-ci, situés à la frange de la science-fiction et du fantastique, sont construits sur de nombreuses références culturelles (qui vont de Georges Méliès à *The Residents*) et développent une imagerie composite originale, quelque part entre l'animation traditionnelle et les prises de vues réelles.

The Monster of Nix, la plus récente réalisation du cinéaste, acteur et musicien, est à la fois son film le plus ambitieux (par son ampleur esthétique, son souffle narratif et sa durée) et son œuvre la plus accessible (elle épouse la structure du conte pour

enfants). On y suit la quête d'un gamin, Willy, parti dans la forêt à la recherche de sa grand-mère, enlevée par un monstre. Amorcé sur le ton du jeu (Willy croit que sa grand-mère se cache), le film prend vite une tournure d'opéra tragique (la séquence la plus réussie montre le village dévasté, ses habitants déboussolés, le tout sous le regard stupéfait de Willy), pour enfin devenir une sorte de conte structuraliste (le monstre est assimilé à la fin de l'histoire, qui provoque la mort de tous les personnages du récit). Ludique, spectaculaire et baroque, *The Monster of Nix* est donc un film dans lequel la mort du héros ne peut être évitée que si le récit se referme sur lui-même, opérant une boucle temporelle renvoyant à l'éternel recommencement... Étrange perspective qui rappelle autant le nouveau roman que *The Neverending Story*, mais qui surtout vient couronner l'entreprise de conjuration de la mort qu'est ce film où sont ravivés quelques mythes tragiques de l'histoire du rock (le portrait de Kurt Cobain est affiché dans la cuisine de la grand-mère;



Sky Song de Mati Kütt

deux enfants du village s'appellent Sid et Nancy), où Tom Waits prête sa voix caverneuse à une créature mi-oiseau, mi-homme, et où les histoires sont couvées comme des œufs fragiles par des arbres-humanoïdes bienveillants, tandis que des bébés sirènes baignent dans le liquide amniotique d'un lac fertile. *The Monster of Nix* vaut ainsi par ses fulgurances autant que par l'originalité et la cohérence de l'univers mis en place par Rosto.

SKY SONG DE MATI KÜTT

La formidable santé de l'animation estonienne est un phénomène difficile à expliquer : comment un petit pays, comptant une population d'environ 1,5 million d'habitants, peut-il être dans le peloton de tête des producteurs de courts métrages d'animation de qualité ? Comment l'Estonie peut-elle avoir développé une cinématographie aussi forte et cohérente, dominée par l'humour absurde et l'esprit surréaliste ?

De toutes les grandes figures du cinéma estonien actuel (Priit Pärn, Riho Unt, Rao Heidmets, Kaspar Jancis, Ülo Pikkov, etc.), Mati Kütt est probablement celui dont l'œuvre est la plus extrême, la plus difficile à décrire autrement que par une accumulation de qualificatifs dont le sens s'est perdu avec leur usage excessif : bizarre, baroque, poétique, déjanté, surréaliste, etc. C'est que cette œuvre est à la fois figurative, donc narrative, et largement irrationnelle, donc plutôt irracontable. L'organisation des éléments qui fondent le récit y est en effet obscure, la focalisation pouvant passer d'un personnage à un autre, d'un espace à un autre, selon une logique plus formelle que rationnelle.

Sky Song, le dernier film de Kütt, est représentatif de sa manière et repose sur une grande virtuosité technique et plastique, ce qui permet à son univers à forte densité onirique de prendre forme de façon convaincante. Au cœur d'un récit opaque mais toujours fascinant se croisent des personnages fictifs (un facteur, un électricien) et d'autres que le cinéaste pige dans « l'histoire de l'humanité » (Freud, Buñuel, Dali, Hitchcock). Sans réelle progression dramatique mais par une suite d'enchaînements habiles, *Sky Song* débouche sur un message de paix aussi touchant que naïf, couronnement plein d'espoir d'une expérience cinématographique unique. ■